

# DE SABLE, DE PIERRE ET DE FRATERNITÉ

**Mimoun BELLAZGHARI**

Propos recueillis et mis en forme par Olivier Pety



*« Je vais ouvrir un grand chantier dans ma mémoire »*

Abdellatif Laâbi

*« Une œuvre d'homme n'est rien d'autre que ce long cheminement pour retrouver... les deux ou trois images simples et grandes sur lesquelles le cœur, une première fois, s'est ouvert. »*

Albert Camus

*« Les gens ont quelque chose en commun : ils sont tous différents. »*

Robert Zend

*Raconter. Se raconter et permettre à de plus jeunes de prendre le pouls d'une époque qu'ils n'ont pas vécue. D'entendre quelques-unes des leçons de vie d'un plus ancien.*

*Raconter. Transmettre à d'autres ce qui a fait d'une vie une vie riche, vécue entre réussites et parfois échecs, toujours dans la volonté de construire et de se construire.*

*Raconter. Pas nécessairement pour faire œuvre littéraire : d'abord pour donner le goût de vivre à d'autres, montrer (autant que possible) ce que nos gestes quotidiens révèlent de la force et de la vérité à notre foi.*

*Dire une expérience à de plus jeunes. Non parce qu'elle serait plus vertueuse qu'une autre (encore que) mais pour donner à voir plus loin que le moment présent. Dans le souvenir de ce vieux proverbe africain : « Un jeune homme debout voit moins loin qu'un vieillard assis ».*

*Raconter. Nous redire à haute voix ce cadeau de Dieu qui traverse nos vies et nos volontés : « À chacun une direction où se tourner pour la prière. Mais que tous fassent assaut de bonnes œuvres, où que vous soyez, car Dieu vous rejoindra tous » (Coran 2,148).*

*Quand Mimoun m'a demandé de l'accompagner dans ce récit, c'est tout cela qui m'a séduit et donné l'audace de l'interroger et de l'interroger encore. Pour faire remonter souvenirs et leçons à en tirer.*

*Ce travail d'écriture a été aussi l'occasion d'un retour aux sources. Pour lui, dans la prise de parole sur son passé, pour réassurer le regard des siens sur le monde, se protéger et le protéger contre ce qu'une écrivaine décrit comme « nos éblouissements ». Murmurer à l'oreille des plus jeunes les accomplissements auxquels ils sont appelés.*

*Pour moi, ce retour aux sources aura été le réapprentissage de l'écoute dans le silence et le respect de l'épaisseur de cette vie. Pour nous deux, l'un musulman, l'autre catholique, l'occasion d'une méditation singulière sur la vie, au fil des événements, minuscules ou plus grands, qui l'ont colorisée de nos fois ; et la volonté de poursuivre ce travail de partage dans le respect mutuel de nos croyances. Dans tous les cas, une vraie joie... même si, par moments, le temps de l'écriture a pu paraître bien long au confident pressé.*

*Le lien que nous avons pu nouer ensemble a démarré il y a longtemps par des rencontres interreligieuses. Mimoun en était l'un des piliers en tant que vice-président de l'association avignonnaise DIRE (Dialogue Interreligieux d'Avignon). Cela s'est poursuivi avec son souci de mettre en valeur ce qui se passait au Mas de Carles, lieu d'accueil atypique de personnes sans résidence, en situation de ruptures multiples (famille, travail, santé, liens sociaux et personnels, etc.) et, pour certains, soumis à des addictions génératrices de troubles plus profonds.*

*De rencontres en rencontres, j'ai un jour été invité à franchir le seuil de sa maison. Une petite villa au cœur de Villeneuve-lez-Avignon : petit jardin, sobriété d'un intérieur où m'accueillit le sourire bienveillant de Malika, la maîtresse de maison, après les salutations de Mimoun.*

*Cette fois-ci, nous étions seuls si je me souviens bien. Matinée. Thé et gâteaux. Et bien vite vient la question de confiance : « Est-ce que tu accepterais de m'aider à rédiger ce que j'ai envie de dire aux miens, les conseils que je veux leur laisser après ma mort ? » Et pour me rassurer, il ajoute : « Tu sais, j'ai déjà commencé à écrire quelques pages. Tu sauras me relire ? ». Il me présente alors un petit cahier rouge dont la couverture portait encore l'usage premier de « main courante », utilisé dans son travail à l'OPHLM d'Avignon. Premier coup d'œil sur l'écriture régulière : je crois que je n'aurai pas de problème de ce côté-là.*

*Nous compléterons peu à peu ces premières pages au rythme de nos rencontres et de mes « vacances », quand le rythme de Carles devenait trop contraignant pour moi. Belle plongée dans la découverte d'une vie.*

*Au fil de la réécriture, j'en interromprai parfois le cours (dans cette police de caractère), pour compléter une réflexion ou la développer, dans le mouvement de ce qui est dit et avec l'accord de notre ami.*

*Sans plus attendre, ouvrons ensemble ce petit « cahier rouge ». La voix qui s'y fait entendre se veut (selon le mot de Mimoun) la voix d'une « personne très modeste », d'un sans-grade qui a cherché à se construire dans la fidélité à son origine, à sa foi, à la terre qui l'a adopté, à un mode de vie autre que celui de sa naissance. Ce qui n'est jamais aussi facile qu'on peut le donner à croire.*

**OLIVIER PETY, Villeneuve-lez-Avignon**

*« La piété ne consiste pas à tourner sa face du côté de l'Orient ou de l'Occident; la piété, c'est croire en Dieu, au Jugement dernier, aux anges, aux Livres et aux prophètes; la piété, c'est donner de son bien – quelque attachement qu'on lui porte – aux proches, aux orphelins, aux indigents, aux voyageurs et aux mendiants; la piété, c'est aussi racheter les captifs, accomplir la prière, s'acquitter de l'aumône, demeurer fidèle à ses engagements, se montrer patient dans l'adversité, dans le malheur et face au péril. Telles sont les vertus qui caractérisent les croyants pieux et sincères. »*

Coran 2,177

# L'ÉNIGME DE NAÎTRE

*« Ton Seigneur fait ce qu'il veut. »*  
Coran 11,107

Je m'appelle Mimoun Bellazghari. Je suis né le 6 juin 1954. Je suis issu d'un milieu très modeste, misérable. Mon père, Mohamed, était originaire de Beni Saïd, au Maroc, au sud de Tanger. Très tôt il nous a laissés. Ma mère, Yamina, était française, analphabète, originaire d'Algérie, ancien département français d'Outre-Mer. C'est en Algérie que je suis né (je suis donc né français) et j'y ai vécu jusqu'à ma majorité. Je suis le fruit de cette rencontre : pour me rappeler que « la vie de tout vivant ne commence pas avec sa naissance : elle est toujours beaucoup plus ancienne... elle nous est transmise par d'autres » (Emanuele Coccia <sup>1</sup>). Penser à ma naissance me fait rendre grâce au « Tout-puissant miséricordieux » qui m'a permis de devenir à mon tour un des relais de cette vie pour mes enfants et les enfants de mes enfants. Merci pour cette vie qui ne me traverse que pour être rendue et transformée et pouvoir exister autrement.

Nous habitons au 52 rue Guy de Maupassant, dans un des bidonvilles de (Saint-Denis du) Sig, commune algérienne située au nord de la wilaya de Mascara. La ville perdra sa référence à Saint-Denis après la fin de la présence française. Elle est traversée par l'oued Mekerra, qui a longtemps porté le nom de la ville, le Sig. La cité porte le souvenir de l'émir Abd El Kader qui y livra combat contre l'occupation française en 1835. Deux ans plus tard, le traité de Tafna (signé entre l'émir et le général Bugeaud) offrira cette plaine à la France. La mairie sera édifiée en 1898 par un certain Albert de Maupassant (1841-1923), ingénieur et cousin de Guy (l'écrivain, né en 1850 et mort en 1893) qui avait donné son nom à notre rue.

---

<sup>1</sup> Philosophe d'origine italienne, maître de conférences à l'EHESS.



Dans cet ouest algérien, à une quarantaine de kilomètres au sud-est d'Oran, Sig était la France de notre enfance. Plus tard, cela facilitera mon insertion sur le sol de la France, où je suis arrivé dans les années 1970. Je suis le dernier d'une fratrie de six frères et d'une demi-sœur, prénommée Fatima. Comme la plupart des immigrés venus d'Afrique du Nord, j'ai fait le voyage en bateau. Trois de mes frères étaient déjà en France. J'étais accompagné de mon frère aîné, Si Mohamed <sup>2</sup>, qui deviendra cantonnier à la mairie de Rochefort-du-Gard. Si j'osais, je dirais presque que cette expérience de la migration vers un autre pays, de l'Algérie vers la France, m'a rapproché de l'expérience fondamentale de notre prophète : l'exil de Muhammad (Hégire) est la marque de naissance de notre religion. Chassé de La Mecque, banni de son clan, il a dû émigrer vers une autre ville, Yathrib (que l'on renommera Médine). Et c'est dans cet exil que retentiront les paroles transmises par l'ange Gabriel. L'exil a été également un des repères de mon voyage au milieu des hommes et de mon temps. Je ne veux pas me comparer, Dieu m'en protège, mais c'est peut-être bien cette expérience qui m'a rapproché si fort de ma religion. Dans cette expérience de déracinement, j'ai éprouvé un vrai « savoir » spirituel : la terre de ma naissance n'est pas celle où je suis né, mais celle qui a accueilli ma renaissance. L'essentiel n'est pas d'où je viens, mais où je vais. Je crois que cet « Hégire » du prophète ne peut que renvoyer à la fécondité enfouie au cœur de nos propres migrations, celles voulues ou celles imposées par les circonstances. Et sans vouloir jouer au sage, je crois que nos enfants, s'ils veulent grandir dans la foi, devront peut-être, quoiqu'il leur en coûte, découvrir ce qui fera migration dans leur vie, pour mieux accueillir la foi de leurs pères. Avec leurs propres mots. Mais du fond de la même expérience. Et je crois que cela est vrai aussi des enfants de nos enfants.

Chaque fois que je retourne au pays, je vais revoir cette maison de ma naissance. Pèlerinage pour remercier cette terre qui m'a mis au monde, qui a nourri ma jeunesse, qui m'a donné la force d'affronter

---

<sup>2</sup> Si est une abréviation que les musulmans accordent aux personnes pieuses.

et de vivre le reste de mes jours. Et permis de faire la subtile alliance des composantes de mon identité : maghrébin, musulman et français.

Aujourd'hui, pour certains de la jeune génération, cette triple appartenance semble être devenue un vrai problème, plus qu'une invitation à vivre. Je le vois bien autour de moi : certains se réfugient dans le refus, la violence, la difficulté à respecter les règles d'un vivre-ensemble harmonieux sur une terre où ils sont pourtant nés. Ils se mettent volontiers en retrait de la vie commune. Je constate que la politique d'attribution des logements n'a pas vraiment aidé à dépasser ce choc d'une origine multiple. Ce qui pouvait être une chance finit pour beaucoup par devenir la source d'un enfermement. Avec la hantise de trahir un patrimoine (culturel, religieux ou autre) qui, pourtant, ne fait plus guère sens pour celles et ceux qui n'ont jamais connu la « terre » première de leurs pères, celle de racines imaginées, presque imaginaires (pour cette génération), mais profondément enfouies dans une mémoire recomposée.

À leur décharge, il n'est pas sûr que l'accueil plus que réservé d'un certain nombre ait participé à atténuer le frisson de l'exil dans lequel ils se sentent parfois repoussés, quand la réussite scolaire et l'intégration dans le travail ne sont pas assurées, quand ils sont invités à habiter des quartiers sans mixité, à affronter le regard raciste d'un certain nombre de leurs contemporains.

Cela n'est pas tout à fait nouveau. Hier, déjà, certains de leurs pères avaient manifesté leur refus de l'enfermement... fermement réprimé par les autorités. Pourtant la violence n'était pas de leur côté. Ils avaient seulement la volonté de se faire une place à part entière dans la société qui les accueillait et le désir de plaider pour la reconnaissance de leur indépendance <sup>3</sup>. Le refus d'entendre cela a durablement durci leurs conditions d'existence et celles de quelques-uns de leurs enfants, ceux à propos desquels Tahar ben Jelloun écrivait :

---

<sup>3</sup> Je pense à la répression de la manifestation des Algériens vivant en France, du 17 octobre 1961. En 2012, à l'occasion du 51<sup>e</sup> anniversaire de cette manifestation, le Président de la République française François Hollande avait reconnu « avec lucidité », au nom de la République, la « sanglante répression » au cours de laquelle ont été tués « des Algériens qui manifestaient pour le droit à l'indépendance ».

« Le soleil a caché ses doigts dans la cendre d'un nuage qui me sépare de la vie »<sup>4</sup>. Restait la solution de l'entre-soi pour faire corps et de la religion pour faire sens. Cela permettait de rendre moins rude leur condition de travailleurs, la seule reconnaissance qui leur était accordée. Car leur intelligence ou leurs opinions ne valaient souvent pas lourd, ou étaient vécues comme un danger potentiel... Face à cela, le plus important est peut-être de se redire que l'histoire n'est jamais close.

Pour moi, situé entre ces deux générations, celle de mes parents et celle d'aujourd'hui, j'ai toujours essayé de vivre ma vie en me recevant comme un homme comme les autres, croyant, avant de me vouloir ceci ou cela (français, arabe, musulman). Être un homme : c'est de cela que je peux être fier. Naître ceci ou cela ne confère ni privilège ni fierté. Simplement la reconnaissance d'une place originale : celle d'agrandir le cercle des humains pour lui offrir ce que je suis et l'en nourrir. Naître est une tâche à accomplir. Une place à tenir au milieu des frères. Quelles que soient mon origine, ma langue, ma religion. Quelles que soient leur origine, leur langue, leur religion. Je sais maintenant que cela est un honneur et, en même temps, une énigme jamais tout à fait résolue.

---

<sup>4</sup> Tahar ben Jelloun, *La réclusion solitaire*.

## ENFANCE

J'ai vécu l'enfance d'un pauvre. Nous n'avions guère que le nécessaire à nous partager. Et encore ! Plus tard, cela m'a permis d'apprécier à sa juste valeur les évolutions matérielles de ma vie. Sans qu'il soit absolument fatal d'en passer par là, cette pauvreté première m'a appris qu'une certaine frugalité pouvait être le chemin de la reconnaissance et de la valeur de la vie. Et c'est bien ce que tous nous devons faire, pour permettre à chacun de poser un regard positif sur les conditions et les bienfaits de son existence présente. Pour ne pas en rester toujours à la récrimination, à la jalousie. Pour éviter de croire que tout nous est dû, surtout ce que nous ne possédons pas (ou pas encore). Je ne peux qu'inviter les miens à toujours regarder vers plus bas qu'eux, à garder une claire conscience que de plus malheureux que nous réclament attentions et soins de notre part.

J'ai donc connu la galère dès mon jeune âge. Je n'ai pas honte de le dire : je n'ai pas mangé à ma faim. Mais je dois bien constater, à travers mon expérience, que c'est ce qui m'a motivé, et ce qui peut parfois permettre aux personnes de se prendre en charge et de se remettre en question pour aller toujours plus vers l'avant. C'est ce que j'ai vécu. C'est l'expérience que j'ai faite. C'est cette petite voix intérieure que j'essaie d'entendre encore aujourd'hui pour aller toujours de l'avant.

Grâce à Dieu, et ce fut une partie de sa réussite, c'est à ma douce mère que je dois de pouvoir écrire ce texte, grâce à l'éducation qu'elle m'a prodiguée et qu'elle a bien voulu me donner durant tout mon jeune âge. Je suis en dette vis-à-vis de ma mère. Et je sais que je ne suis pas le seul. J'ai envie de dire à tous que nous sommes tous en dette vis-à-vis de nos mères. Je veux rappeler qu'elles nous ont portés, nourris, entourés de leur prévenance. Tout homme doit à sa mère de se tenir vivant au milieu des vivants et capables de répéter